

Colonisation agricole au Togo : regards socioéconomiques sur l'immigration des Kabyè dans la zone de plantations de Wawa

Agricultural colonisation in Togo : socio-economic analysis of the immigration of the Kabye into the Wawa plantation area

Kokou Essobio DANDAKOU

Université de Kara (Togo)

Email : tozitabalo@yahoo.fr

Résumé : Les Kabyè sont un peuple du nord-Togo, caractérisés par la culture en terrasses qui garantissait l'équilibre entre la terre et l'homme. Sous l'effet de plusieurs facteurs dont l'accroissement excessif de la densité d'occupation, le milieu a connu un déclin progressif du génie de sa culture, provoquant l'émigration d'une grande partie de la population vers les zones de plantation, facilitée par l'administration coloniale. Notre étude, qui a pour point d'ancrage la préfecture de Wawa, se veut un cadre d'analyse des facteurs socio-économiques de l'économie de plantation. L'étude a constitué une documentation complétée par les données primaires obtenues à travers deux techniques (qualitative et quantitative) réalisées auprès de la population cible. Ce qui a permis d'obtenir les résultats suivants : les immigrés kabyè ont connu une dépendance par rapport aux autochtones à leur arrivée, de qui caractérise par les différents contrats signés. Cependant, ils ont trouvé des vastes domaines riches, arables, ce qui leur a permis de rompre avec la faim, la pauvreté et la dépendance. Au pays d'origine, ils sont les premiers à construire des maisons rectangulaires et tôlees à côté des cases rondes coiffées de pailles qu'il faut changer chaque année.

Mots clés : colonisation - immigration - plantation - cacao- kabyè

Abstract: The kabyè are a people of northern togo, characterised by terrace cultivation, which guaranteed a balance between land and the individual. Under the effect of several factors, including the excessive increase in the density of occupation, the environment has experienced a progressive decline in the genius of its culture, causing the emigration of a large part of the population towards the centre of the country and the plantation zones, facilitated by the colonial administration. Our study, which is anchored in the Wawa prefecture, aims to provide a framework for analysing the socio-economic factors of the plantation economy. The study was based on documentation supplemented by primary data obtained through two techniques (qualitative and quantitative) carried out among the target population. The following results were obtained: the Kabye immigrants were, on arrival, dependent on the indigenous people. However, they found large, rich estates that were easy to plough and were able to break away from dependence, hunger and poverty through their hard work. In their homeland, they were the first to build rectangular, tin houses next to the round, straw-covered huts that had to be changed every year.

Keywords : colonisation - immigration - plantation - cocoa - kabyè.

Introduction

Les Kabyè sont un peuple du nord-Togo, caractérisés par la culture en terrasses (J.C. Froelich, 1967, p.45), qui garantissait l'équilibre entre la terre et l'homme. Mais sous l'effet de plusieurs facteurs, cette agriculture traditionnelle a connu un déclin progressif du génie de sa culture. Le poids de l'accroissement de la densité d'occupation, l'insuffisance des terres cultivables, l'appauvrissement des sols due au fait que les mêmes parcelles sont exploitées toutes les saisons agricoles sans jachère, la non utilisation des fertilisants, l'utilisation des outils archaïques, comme la houe et la daba, les faibles rendements obtenus, la difficulté à mettre les parcelles en valeur à cause de la culture en terrasses, les guerres claniques qui ne permettent pas un environnement serein pour les activités, etc., rendaient incertain l'avenir de cette population. Les récoltes étaient insuffisantes pour couvrir les besoins des résidents. Le problème de la subsistance s'y pose, les repas sont maigres, la crise alimentaire s'installe, provoquant la disette et des maladies liées à la carence alimentaire. « Le milieu se trouve en effet presque totalement dépourvu de sources numéraires ; l'argent devient rare ». B. Lucien-Brun, (1987, p. 92).

Après le protectorat allemand sur le Togo, les nouveaux maîtres ont trouvé nécessaire d'équilibrer l'occupation des terres sur le plan national pour leur mise en valeur au maximum. A.-M. Pillet-Schwartz (1987, p. 207). Aussi ont-ils entrepris de désengorger les populations à forte densité démographique observable chez plusieurs peuples dont les Kabyè dans le nord du pays. La colonisation agricole était devenue effective avec l'émigration des peuples du nord et principalement les Kabyè. La question qui reste posée est que dans le cadre de la colonisation agricole voulue et dirigée par l'Administration coloniale, quel rôle a joué l'immigration des Kabyè dans les zones de plantation ? Le tableau décrit plus haut et qui a pour conséquence, l'émigration de la population vers la région des plateaux, amène notre étude à analyser les facteurs socio-économiques de l'économie de plantation. Il s'agit d'appréhender les relations établies entre allochtones et autochtones, l'impact des immigrés dans la mise en valeur des terres, le volume de leur production, les revenus obtenus et leur utilisation. Notre étude formule l'hypothèse suivante, la colonisation agricole est une solution à la pression démographique en milieu Kabyè. Notre motivation est justifiée d'abord, par notre désir d'étudier l'économie de plantation à partir de la mise en valeur des ressources foncières riches du pays ; ensuite, celui de relever l'impact des immigrants kabyè dans le cadre de la colonisation agricole ; enfin, de décrire le changement social produit dans la vie des immigrés kabyè et leurs descendants dans ce processus.

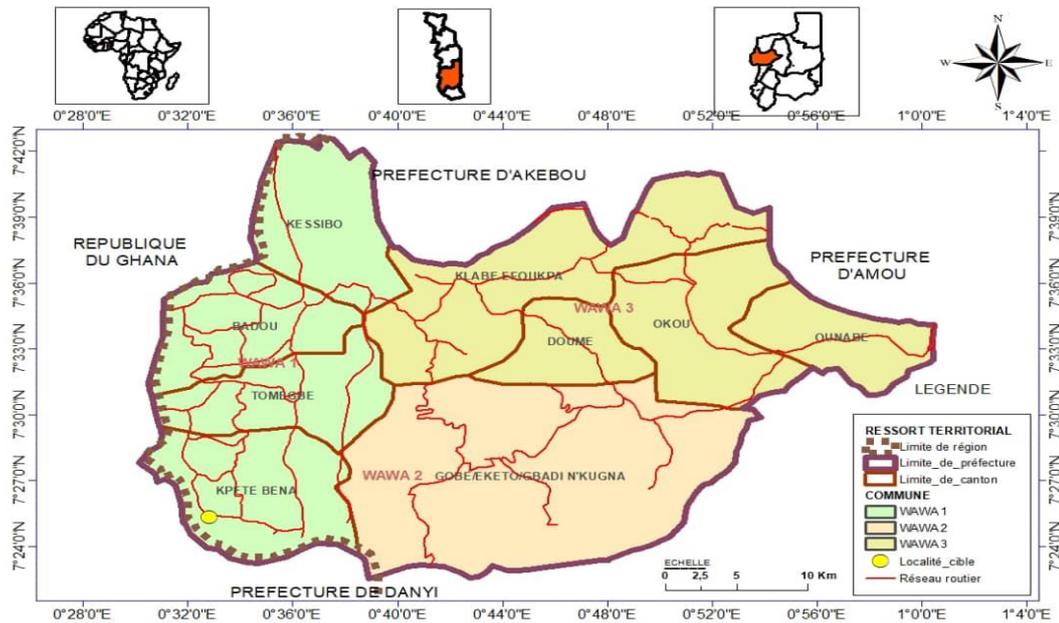
1. Approche méthodologique de la recherche

Nous présentons dans cette partie notre terrain d'étude, les techniques utilisées pour construire l'échantillon, les éléments qui ont servi pour la collecte des données et leur traitement.

1.1 Cadre de la recherche

La présente étude a pour ancrage la préfecture de Wawa, considérée comme l'une des plus représentatives du phénomène de colonisation agricole, aptes à révéler le dynamisme pionnier des immigrants Kabyè, B. ANTHEAUME (1982, pp.25-72). Le choix de ce site se justifie par le fait que la préfecture de Wawa accueille une forte population originaire de Kara, propriétaires de vastes domaines cacaoyers et fruitiers et qualifiée de poumon de l'économie du Togo, grâce aux produits d'exportation comme cacao, café, coton, elle est

également un grenier des tubercules et des céréales. Rapport (2018, p. 22) du Ministère de l'Agriculture et de la Pêche. La préfecture compte 88971 habitants, subdivisée en huit (8) cantons qu'illustre la carte ci-après.



Source : Direction de la planification et de l'aménagement du territoire, juillet 2022

Carte N° 1 : Dynamique spatiale, socio-économique et géostratégique de la préfecture de Wawa

1.2 Collecte et traitement des données

L'objectif de notre recherche étant d'analyser les facteurs socio-économiques de l'économie de plantation par les émigrés, nous portons nos investigations sur les planteurs de cacao immigrés, la chefférie traditionnelle, les autochtones planteurs, les acheteurs des fèves de cacao, les personnes ressources de la direction préfectorale de l'agriculture. Ces catégories socioprofessionnelles que nous désignons par « grappes », sont directement liées par la vie et les activités de plantation de cacao. C'est cet ensemble qui constitue notre univers d'enquête sur lequel est prélevé notre échantillon. En ce qui concerne l'échantillonnage, notre recherche porte sur une population découpée en grappes, cinq (5) au total, comme indiqué plus haut. « Par grappe, on entend un groupe naturel d'individus : les locataires d'un même immeuble, les élèves d'une même école, les membres d'un même groupement de travail, etc. (E. Amouzou, 2008, p.379). L'effectif total des grappes retenues est estimé à 876 individus sur lequel un échantillon d'une taille de 2/7 a été prélevé et interrogé, soit un total de 250 individus.

A la suite de la collecte des données, leur traitement a été réalisé par le logiciel SPSS pour ce qui concerne les données quantitatives et le procédé d'indexation des idées clés en rapport avec la thématique pour ce qui est des données qualitatives. Les résultats quantitatifs sont présentés sous forme de tableaux et graphique à secteurs suivis d'une

analyse des données qu'ils contiennent. Cette analyse est soutenue par des verbatim commentés issus d'entretiens qualitatifs.

1.3 Référence théorique

La présente recherche se base sur la théorie des réseaux sociaux (Pierre Mercklé, 2004), en situation migratoire ainsi que celle de la cohésion sociale de (Marc Breviglieri 2010) pour analyser l'immigration des Kabyè dans les zones de plantations de la préfecture de Wawa. Cette analyse s'opère en termes de domaines labourables mis à la disposition des immigrés alors qu'ils étaient entassés sur de petits périmètres dans la région d'origine. Elle se fait également en termes de disponibilité des ressources alimentaires alors qu'ils passaient des jours sans nourriture ; en termes de sécurité alors que dans la région d'origine, ils ne se séparaient pas de leurs arcs et carquois. En résumé, cette approche nous permet d'appréhender le changement social intervenu dans l'existence des immigrés kabyè sous les cacaoyers.

Tableau n° 1 : Synthèse des catégories sociales touchées par l'étude

N° de série	Types d'acteurs sociaux	Entretien qualitatif	Entretien quantitatif
1	Personnes ressources de la direction préfectorale de l'agriculture de Badou	3	
2	Chefferies traditionnelles autochtones et allochtones	6	
3	Autochtones	5	
4	Acheteurs des fèves de cacao et autres produits	5	
5	Immigrés planteurs de cacao et autres produits	0	250
TOTAL		19	250

Source : enquête de terrain, juillet 2022

2. Présentation des résultats de la recherche

Cette rubrique aborde successivement l'aspect sociologique des causes de l'émigration des Kabyè, leur accueil et leur installation sur les nouvelles terres, les conditions d'acquisition des terres par les immigrés, la plantation des cacaoyers et la récolte des fèves, le volume des fèves récolté par saison, l'utilisation des revenus issus de la vente des fèves de cacao et autres produits cultivés, la vie sociale des immigrés kabyè sur la nouvelle terre, les relations entre les immigrés et leur milieu d'origine, d'une part et leurs relations avec les autochtones de la zone de plantation d'autre part.

2.1 Les mobiles de l'émigration des Kabyè au cours de la période coloniale

Répondant à la question, quels sont les motifs de votre émigration du pays Kabyè ? Les réponses enregistrées dans le tableau suivant ont été recueillies :

Tableau N°2 : les motifs de l'émigration des Kabyè

N° de	Motifs	Effectifs	Pourcentage
-------	--------	-----------	-------------

série			
1	Le surpeuplement des Kabyè	92	36,8
2	L'insécurité entretenue par les guerres claniques	63	25,2
3	L'attrait de l'aventure	37	14,8
4	Il était difficile de trouver à manger à sa faim	50	20
Totaux		242	96,8

Source : enquête de terrain, août 2022

Les données du tableau indiquent que 40 % des interrogés ont émigré à cause du surpeuplement des Kabyè ; 25,2 % lie leur acte à l'insécurité qui régnait dans le milieu ; 20 % attribue leur émigration à la faim et 14,8 % y évoque l'attrait à l'aventure. La pression démographique provoquée par la densité de peuplement est décrite dans le tableau ci-après :

Tableau n° 3 : Densité de peuplement du pays d'origine par canton

N° de série	Cantons concernés	Densité au km ²
1	Boou	100-150
2	Djamdè	50-100
3	Kouméa	150-200
4	Lama	+ 300
5	Lassa	200-300
6	Landa	100-150
7	Pya	100-150
8	Sara-kawa	25-50
9	Soumdina	100-150
10	Tcharè	+ 300
11	Tchitchao	50-100
12	Yadè	25-50

Source : B. Lucien-Brun, 1970

Le tableau indique les densités par habitant au kilomètre carré dans les cantons du pays kabyè. Le canton de Lama, Tcharé, Lassa, enregistre plus de 300 habitants au kilomètre carré. Ceux de Boou, Landa, Pya, Soundina, notent 100 à 150 habitants au kilomètre carré. A l'analyse de ces données, l'on retient que la densité de peuplement en elle seule n'était pas une raison suffisante pour l'émigration des Kabyè. Le mouvement de colonisation agricole kabyè est en partie le résultat de la dégradation de l'agriculture traditionnelle, la baisse des rendements, la pénurie de numéraire et une faim marquée par une ration alimentaire à peine suffisante. La situation est décrite ici par un vieil immigré :

« Avant l'arrivée des Blancs, nous vivions de pénibles moments de disette : pour recevoir un peu de nourriture, on s'engageait chez un voisin moins démuné, ou l'on abattait les palmiers pour consommer le cœur du tronc. Il arrivait que des gens meurent de faim, pour que leurs parents achètent du grain, des enfants étaient vendus sur les grands marchés voisins de Kabou, Djougou ou Séméré » (un immigré, octogénaire).

En effet, de l'avis même de ceux qui évoquent des périodes de pénurie, celle-ci était causée non seulement par le surpeuplement qui a appauvri les sols par leur utilisation excessive, mais aussi par l'état d'insécurité qui régnait dans le pays. Un vieux cacaocteur raconte :

« C'était l'époque où un homme ne quittait jamais ses armes même la nuit et risquait sa vie en s'éloignant du territoire de son groupe. Sans être permanentes, les luttes entre les clans pouvaient éclater à tout moment à partir de l'enlèvement ou de la fugue d'une femme, d'une dispute à propos d'une pièce de gibier ou de la mise en culture d'un terrain réservé par d'autres ... » (Chef traditionnel des immigrés, octogénaire).

Les représailles étaient dures et sévères ; l'escalade qui, d'une embuscade tendue sur les champs éloignés, pouvait aboutir au saccage des greniers et à la dévastation des cultures. L'économie était ébranlée par ces périodiques conflits de voisinage. L'ennemi résidant toujours à proximité ; seules les zones situées autour des habitations étaient régulièrement exploitées. Établir des champs à plus d'un ou deux kilomètres était trop aléatoire, même pour les paysans travaillant en groupes et sous les armes. B. Lucien-Brun qui a étudié la question donne ici des précisions :

« A la première flambée de guerre, l'ennemi s'en prenait aux cultures, les jeunes ignames étaient arrachées et les tiges de céréales abattues. D'ailleurs, les limites entre terroirs n'ayant été déterminées que par d'éphémères accords, l'installation dans les régions éloignées pouvait toujours être contestée par la collectivité voisine. Quand, par suite d'une disette trop pénible, les chefs antagonistes avaient négocié la paix, on se risquait à semer à une certaine distance, à fréquenter en groupe le marché des ennemis d'hier et les restrictions disparaissaient ; mais de ces contacts naissaient de nouvelles altercations qui rallumaient la guerre », B. Lucien-Brun (1987, p.76).

Dans ces situations décrites, les jeunes kabyè non encore pourvus d'une exploitation agricole n'avaient plus d'autre choix que de tenter la chance dans l'émigration car l'avenir s'éloignait d'eux à moyen et à long terme. S'échappe qui peut, comptant sur la chance et les relations, vers les zones de plantations où l'argent circule. La section suivante aborde les conditions de déplacement des Kabyè et leur accueil sous les plantations cacaoyères de Badou.

2.2 Installation et organisation de l'espace par les immigrants kabyè

2.2.1 Les conditions d'installation

L'émigration est amorcée par les colonisateurs européens, d'abord les Allemands puis les Français après la deuxième guerre mondiale où les premiers ont été vaincus. Les principaux types d'immigration sont donc dirigées, guidées, spontanées, parfois entièrement organisées. La diversité est également sociogéographique : certains Kabyè se sont contentés d'occuper les abords de leur pays tandis que d'autres s'installaient dans la grande plaine du Mono à quelques 200 km vers le sud ; d'autres encore ont préféré les plantations de la région des Plateaux (les préfectures d'Amou, de Danye, de Kloto, d'Agou, de Wawa, etc.). Tantôt les immigrés sont établis en toute indépendance sur des terres libres, tantôt ils acceptent la cohabitation avec des collectivités autochtones, tantôt ils signent des contrats d'établissement et d'exploitation des nouvelles terres, comme c'est le cas dans notre zone d'étude, la préfecture de Wawa, (P. Merckle, 2004 ; M. Breviglieri, 2010). Un responsable du Ministère de l'Agriculture, de l'Élevage et de la Pêche, explique l'objectif de l'émigration coloniale mise en place par l'Administration allemande puis française :

« Pour l'administration coloniale, un programme visant à l'occupation des terres et à leur mise en exploitation dans les conditions optimales devrait procurer un accroissement de la production agricole ; favoriser un rééquilibrage du peuplement rural dans le cadre régional ou national et freiner l'afflux d'émigrants vers les centres urbains ; permettre de proposer aux paysans d'alentour une amélioration de rendement de leur travail par la mise en œuvre de méthodes nouvelles ; leur apporter la garantie réconfortante d'une sollicitude active de la part de l'État. Telle est la signification première du thème « Colonisation agricole des terres neuves » (Responsable de la division des Archives du ministère de l'agriculture, 53 ans).

Notre analyse des témoignages montre que le principal motif de l'émigration des Kabyè n'était ni la pression démographique, ni la faim, ni l'insécurité alléguées officiellement par les colons. Ces motifs secondaires étaient avancés par l'Administration coloniale pour pouvoir convaincre la population visée d'adhérer à leur projet.

Abordant la question de l'organisation d'une entreprise d'installation agricole, l'archiviste révèle qu'un tel projet comporte un certain nombre d'inconnues qu'il importe de prévoir et de résoudre. Il revient sur l'essentiel de la démarche mise en place par les colons :

« Pour assurer le bon déroulement de la migration, deux conditions doivent être réunies, l'une concernant la zone de départ et l'autre, la zone d'accueil. Il s'agit d'une part d'intéresser au projet, les habitants d'une région où par tradition, se manifeste un profond attachement au travail de la terre mais où par ailleurs se révèle une propension actuelle à l'émigration. Une animation peut alors permettre d'obtenir les candidatures susceptibles. D'autre part, le territoire envisagé pour l'installation ; même s'il est peu fréquenté voire inoccupé, constitue toujours le domaine de droit des groupes autochtones établis alentour. Là aussi des négociations préalables sont indispensables afin d'éviter des tensions lors de l'installation des immigrants. » (Responsable de la division des Archives du ministère de l'agriculture, 53 ans).

Apporter une aide matérielle aux arrivants, organiser un déménagement, participer à la construction d'une habitation, assurer l'ouverture d'une exploitation, exigent une mise de fonds importante. La création d'un réseau routier élémentaire s'impose également. Démunis, les arrivants ne sauraient supporter toutes les charges correspondantes. L'organisateur soucieux d'assurer l'enracinement du nouveau paysannat doit donc accompagner financièrement les immigrants et respecter leurs structures traditionnelles (chefferie, groupe familial, vie religieuse ; créer les meilleures conditions de confort sociologique) M. Breviglieri (2010). Un planteur explique leur arrivée dans la zone de plantations de la préfecture de Wawa qui a pour chef-lieu Badou :

« Nous étions entassés dans un gros camion à Lama-Kara, chez le chef, après plusieurs jours, nous sommes arrivés à Atakpamé. Delà, le blanc nous a réparti en petits groupes de vingt-cinq (25) personnes ; le nôtre a marché pendant dix jours pour atteindre Tomégbé, chez un grand chef Akposso. C'est lui qui nous a répartis les premières parcelles et nous y avons construit des cases. Après des années, certains d'entre nous ont changé de lieu, d'autres l'on agrandi et d'autres enfin ont multiplié les domaines » (Planteur de cacaoyers, octogénaire).

2.2.2 Les conditions d'acquisition des terres et répartition des parcelles et récoltes

Le tableau ci-après présente les différentes conditions d'acquisition des domaines exploités par les immigrants kabyè

Tableau n° 4 : les modalités d'acquisition des terres exploitées

N° de série	Réponses obtenues	Effectifs	Pourcentage
1	Dibi-ma-dibi	25	10
2	Abunu	50	20
3	Abussa	75	30
4	Aba	100	40
Total		250	100

Source : enquête de terrain, août 2022

Les données du tableau indiquent que 10 % s'engagent dans le contrat "Dibi-ma-dibi" ; 20 % dans "Abunu" ; 30 % dans "Abussa" et 40 % ; dans Aba. L'analyse de la situation fait ressortir que s'engager dans le contrat Aba (métayage) ne prend pas de temps pour avoir quelque somme d'argent à la fin de la journée. Comme les immigrants kabyè sont arrivés les mains vides, ils s'y engagent facilement. "Abussa" (contrat saisonnier) intéresse les

immigrés qui ont l'intention de retourner au pays. Ils s'engagent donc dans ce contrat pour réunir l'argent et répartir à la fin des récoltes. "Abunu" est contracté par les immigrés qui méconnaissent la valeur du cacao ; ils préfèrent les produits vivriers, (consommables et vendables à court terme) aux cultures coloniales (cacao, café). "Dibi-ma-dibi" est le seul vrai contrat qui fait de l'immigré, propriétaire terrien et de cacaoyers de façon pérenne. Les immigrés sont peu à s'engager dans ce type de contrat parce qu'il dure au moins dix (10) ans avant d'avoir la jouissance. De nombreux immigrés évitent ce contrat à cause de : la pénibilité, la fatigue, des sacrifices et l'attente qu'il impose. Certains exploitants livrent les motifs de leur choix : « J'ai opté pour le "Dibi-ma-dibi." parce que je voulais m'établir définitivement ici à Kpètè-Bena ; même si de temps en temps je rends visite à mes parents à Lama-Kara. Ce choix me permet également d'assurer l'avenir de ma progéniture, la protéger et la mettre hors du besoin » (Planteur et propriétaire de champ de cacao, 75 ans). Un autre a réagi ainsi :

« J'avais entendu dire que ceux qui abattent les gros arbres et font de gros efforts meurent vite, c'est pourquoi j'avais choisi Aba et Abussa sur les parcelles déjà labourées donc faciles à cultiver. Mais aujourd'hui, je regrette, parce que ceux qui ont choisi Dibi-ma-dibi sont propriétaires, respectés, riches, encore vivants et leurs champs profitent également à leurs enfants. Nous autres allons d'un lieu à un autre, nous n'avons pas un domaine fixe » (un exploitant sous contrat aba et abussa, 72 ans).

Quelles étendues les immigrants Kabyè réalisent-ils sous les différents contrats qu'ils signent avec les autochtones ? Le tableau suivant, affiche les étendues (superficie en hectares) des plantations des immigrés.

Tableau n° 5 : les superficies plantées par les immigrants

N° de série	Réponses obtenues	Effectifs	Pourcentage
1	1 hectare	80	32
2	2 hectares	60	24
3	5 hectares	45	18
4	6 hectares	17	6,8
5	8 hectares	25	10
6	10 hectares	23	9,2
Total		250	100

Source : enquête de terrain, août 2022

Le tableau affiche les données suivantes : 32 % des planteurs gèrent une plantation de cacao d'une superficie d'un hectare ; 24 % ont une plantation de deux hectares ; 18 % des immigrés ont une plantation d'une superficie de cinq hectares ; 6,8 % exploitent les cacaoyers d'une superficie de six hectares ; 10 % des Kabyè gèrent des domaines cacaoyers de huit hectares et 9,2 % ont des champs cacaoyers d'une superficie de dix hectares. Il y a deux variétés de cacaoyer planté dans la zone de Wawa : le forastero et le trisnitario. Le cacaoyer peut atteindre 20 mètres de hauteur, commence à fleurir suffisamment après 10 ans de vie et donne des fruits cabossés contenant des graines appelées fèves de cacao. Après être fermentées et séchées, les fèves de cacao servent de produit de base pour la confection alimentaire comme le chocolat. Les plantations de cacao de la zone font vivre plus 12 000 familles directement. A l'analyse, les planteurs kabyè qui gèrent plus de cinq hectares sont les contractants de Dibi-ma-dibi qui ont pu économiser pour acheter aux propriétaires terriens leurs parcelles. Il est révélé au cours des enquêtes que les propriétaires terriens autochtones vendent ou mettent en hypothèque leurs domaines pour faire la vie en se remarquant ou en organisant des funérailles fictives de manière fastueuses aux parents

décédés il y a très longtemps. C'est à ces occasions qu'ils exposent leurs richesses et prestiges en invitant les dignitaires lointains et tous les immigrés qui sont sous leur contrôle. Les Kabyè ont trouvé, dans cette pratique, l'occasion de s'enrichir en acceptant d'acheter les domaines qui leur sont proposés. A la date de la présente enquête, les immigrés kabyè propriétaires d'énormes domaines de cacaoyers, représentent plus de 30 %. Les autochtones en difficulté financière retournent dans leur village respectif. Pendant ce temps, les immigrés kabyè continuent d'y arriver par le canal de l'immigration volontaire. Les planteurs de cacao de Wawa pratiquent un système de production agroforestier combinant à la fois des cultures coloniales (quand les plants de cacaoyers sont encore jeunes) et les cultures vivrières, principalement le maïs 16 %, le manioc, 16%, le palmier à huile 14,4 %, les arbres fruitiers (orangers, colatiers, avocatiers, mandariniers, etc.), 10,4 %, bananiers 10%. Un exploitant explique le circuit commercial et la consommation des produits :

« Les différents fruits issus de la récolte sont vendus à Badou le chef -lieu de la préfecture et à Atakpamé, le chef-lieu de la région des plateaux (Agbonou). Le manioc sert à produire de la cossette et du gari en dehors du fufu ; le palmier à huile produit des régimes de palme servant à la préparation de l'huile rouge et de l'huile de noix de palme. A partir du palmier, on extrait du vin de palme consommé dans le milieu, ce vin sert également à préparer de l'alcool (sorabi) recherché dans les funérailles et les événements heureux (Planteur de cacao, 52 ans).



Photo N° 1 : Fèves de cacao séchées à Taboucopé



Photo n° 2: Champ de cacao à Souménoucopé, prêt à être récolté

Après la vente des fèves de cacao récoltées trois à quatre fois par saison et des produits vivriers, quel revenu peuvent prétendre avoir les immigrés kabyè ? Le tableau suivant présente leurs revenus annuels.

Tableau n° 6 : le revenu annuel d'un immigré, planteur de cacao en franc CFA

N° de série	Réponses obtenues	Effectifs	Pourcentage
1	75 000-100 000	63	25,2
2	150 000-200 000	58	23,2
3	250 000-300 000	45	18
4	350 000-500 000	17	6,8
5	550 000-700 000	25	10
6	750 000-1 000 000	23	9,2
	1 000 000 et plus	19	7,6
Total		250	100

Source : enquête de terrain, août 2022

Le tableau affiche les données suivantes : 25,2 % des cacaoculteurs ont un revenu situé entre 75 000 et 100 000 F CFA ; 23,2 % totalisent un revenu annuel de 150 000 à 200 000 FCFA ; 18 % obtiennent 250 000 à 300 000 F CFA ; 10 % gagnent 350 000 à 500 000 FCFA ; 9,2 arrivent à réunir entre 550 000 et 700 000 F CFA ; 7,6 % font une recette annuelle de plus de 750 000 F CFA. L'analyse de ces données fait ressortir que les immigrés qui ont adopté "Aba" (le métayage) ou "Abussa" peuvent avoir un revenu annuel situé entre 75 000 et 100 000 F CFA ; ceux qui travaillent sous le contrat "Abunu" réalisent en un an, 150 000 à 200 000 F CFA ; ceux qui sont sous le contrat "Dibi-madibi" peuvent gagner par an, plus de 750 000 F CFA. Parmi les immigrants du dernier contrat, il y a des prévoyants qui disposent suffisamment de ressources financières et achètent ou prennent en hypothèque les plantations des propriétaires terriens qui décident soit de vendre, soit d'hypothéquer une partie de leur parcelle. Ceci profite aux riches immigrés, devenant propriétaires de nombreux domaines et pouvant totaliser après une bonne saison, plus de 1000 000 F CFA, comme revenu ; sans considérer la vente de la polyculture vivrière associée. Un immigrant propriétaire d'un domaine raconte :

« J'ai dix champs de cacaoyers, j'en ai planté deux, le reste provient de l'hypothèque auprès des autochtones qui avaient de sérieux problèmes d'argent. Heureusement pour moi, je récolte trois fois dans l'année sur tous mes champs et un kilogramme de fèves de cacao cette année est fixé par l'Etat à 1200 F CFA, le KG. Les deux premières récoltes, j'en ai eu en tout 300 kgs, mais à la grande saison, celle de décembre, la récolte a presque doublé » Depuis dix ans, le prix d'un kg de cacao fixé par l'Etat, varie entre 1000 et 1200 F CFA ».

L'analyse des témoignages et le constat fait sur le terrain, confirment l'étude de B. ANTHEAUME (1982, p.43) réalisés sur les planteurs Akposso, peuple autochtone et les immigrés Kabyè affirmant que l'immigrant kabyè, soucieux, travailleur et menant une vie sobre arrivait à engranger un important revenu après 10 ans de séjour sous les cacaoyers. Le Kabyè désormais propriétaire des parcelles de cacaoyers, récolte pour son propre compte une quantité de fèves d'une tonne (1000 kg) ; ce qui fait 1 200 000 F CFA par an à raison de 1 200 F CFA, le kg. Pour les signataires du contrat « Abussa » payé au tiers (1/3) de la production, ils gagnent un revenu de 102 000 F CFA pour une récolte de 255 kg (1/3 de 306 000 F CFA). Ces montants cumulés pendant dix 10 ans permettent de pouvoir acheter des parcelles auprès des autochtones. Le tableau suivant récapitule les grandes rubriques d'affectation de leurs revenus.

Tableau n° 7 : les grandes lignes d'affectation des revenus des immigrés cacaoculteurs

N° de série	Réponses obtenues	Effectifs	Pourcentage
1	Rites initiatiques au pays	37	14,8
2	Entretien des parents et funérailles des proches	70	24
3	Construction ou réparation des maisons à la plantation et au pays d'origine	42	16,8
4	Achat des domaines aux autochtones	13	5,2
5	Scolarisation des enfants	31	12,4
6	Entretien de la famille	23	9,2
7	Epargne	28	11,2
Total		235	93,6

Source : enquête de terrain, août 2022

Les données du tableau indiquent les différentes affectations du revenu tiré de la vente du cacao et des produits associés, notamment les vivriers. La grande partie du revenu, soit 60,8 % est destinée au pays d'origine et affectée aux rites initiatiques (Evala, akpéma, kondona, kièna), à l'entretien des parents, aux funérailles et enfin à la construction des maisons ou à la réparation des cases. Le reste est partagé entre la scolarisation des enfants, (13,6 %), l'entretien de la famille (9,2 %) ; l'achat des domaines (5,2%) et l'épargne assurée à (11,2 %). L'analyse fait ressortir que les immigrants kabyè, bien que résidant loin de la région natale, restent fortement attachés à leurs origines ; ce qui témoigne l'affectation d'énormes fonds consacrés. L'analyse démontre qu'à travers l'aide apportée aux parents restés au pays, la diaspora expose sa réussite qui est une invitation aux éventuels candidats à l'aventure. Un planteur, devenu chef des immigrants kabyè, relève ce qui suit :

« Presque tous les immigrants ont amélioré leurs conditions d'existence, mais nous qui avons choisi la zone de plantations de cacaoyers, sommes les premiers à construire au pays d'origine des maisons rectangulaires tôlées à la place des cases rondes coiffées de pailles qu'il faut chaque année changer. Nos enfants ont été bien scolarisés parce que les autochtones qui nous ont accueillis connaissaient l'importance de l'école ; nous avons suivi leurs conseils et aujourd'hui, la plupart de nos enfants sont devenus de grands cadres de notre pays ».

La recherche a relevé que les immigrants attribuent à leurs descendants, les prénoms issus du dialecte et du calendrier éwé parlée et écrite à 73 % ? contre 15 % pour les Akposso, 3 % pour les Cotokoli et 2 % pour les Kabyè dans les régions des plateaux et maritime, B. ANTHEAUME (1982, p. 19) ainsi que l'indique le tableau suivant :

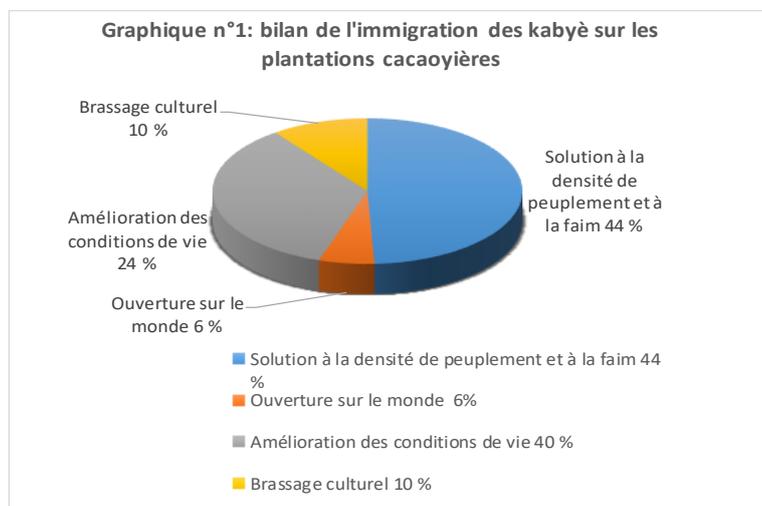
Tableau n° 8 : les prénoms "éwé" portés par les garçons et les filles des immigrants kabyè

N° de série	Natifs des jours de la semaine	Garçons	Filles
1	Lundi (Djouda)	Kodjo ; Kodjovi	Adjo, Adjoa ; Adjoavi
2	Mardi (Brada)	Komla ; Komlan ; Komlavi	Abra ; Abravi
3	Mercredi (Kouda)	Kokou ; Kokouvi	Akoua ; Akou ; Akouvi,
4	Jeudi (Yaoda)	Yao ; Yawo ; Ayao ; Yaovi	Yawa ; Yawavi
5	Vendredi (Fida)	Kofi ; Kiffi ; Koffivi	Afoua ; Afouvi ; Afi
6	Samedi (Memeda)	Komi ; Komivi	Ama ; Amavi ; Amivi
7	Dimanche (Kwassida)	Kossi ; Kossivi ; Kwassi	Kossiwa ; Kossiwavi

Source : enquête de terrain, août 2022

L'étude signale également que les immigrants ont pris l'habitude de prénommer leur troisième fils consécutif : Mensa et la troisième fille consécutive : Mansah. L'analyse de cette pratique révèle que les immigrants étaient soumis à leur arrivée. C'est pourquoi ils étaient obligés d'accepter que leurs enfants portent les prénoms étrangers ; les mêmes raisons les contraignaient à signer des contrats pour avoir une parcelle à planter. Par ces contrats et pratiques, les autochtones exerçaient leur pouvoir et contrôle sur eux. Cependant, les Kabyè ont pu changer la donne en devenant, pour la plupart, des propriétaires terriens par l'achat des domaines appartenant aux autochtones qui, hier étaient leurs maîtres. Aujourd'hui, les enfants des immigrants cacaoculteurs portent les prénoms issus de la langue kabyè. Cependant, bien que n'ayant pas abandonné leur pratique culturelle importée de Lama-Kara, celle-ci a été largement influencée. Aussi ont-ils changé leur habitude alimentaire, l'organisation des enterrements et funérailles, mariages et anniversaires, et même leurs croyances. De nos jours, ils sont plus chrétiens qu'adeptes

qu'ils n'étaient en arrivant dans la zone. Quels regards portent à l'heure actuelle, les exploitants de première génération et leurs descendants sur la colonisation agricole mise en place par les colons allemands puis français ? Le graphique ci-après mentionne les réactions de 201 exploitants sur un échantillon de 250 individus.



Source : enquête de terrain, août 2022

Le graphique affiche les données suivantes : 40 % des interviewés affirment que l'immigration a amélioré les conditions de vie des Kabyè installés dans la cacaoyère. Pour 10 %, il y a brassage entre les immigrés et les autochtones (Ewé, Akposso, Akebou) peuples autochtones du milieu; 6 % trouvent que ce système a permis aux Kabyè de s'ouvrir sur le monde. Pour 44 %, cette colonisation a non seulement résolu le problème de densité du peuplement des Kabyè, mais également apporté une solution à l'insuffisance des terres cultivables et à la faim qui tenaillait des milliers de personnes au pays kabyè. « Le nouveau milieu présente les atouts permettant de pratiquer l'agriculture dans de bonnes conditions », a confirmé un paysan kabyè. L'évidence aujourd'hui est que les immigrés Kabyè ne veulent plus retourner et s'installer dans leur région d'origine ; la zone d'accueil présente pour eux une richesse, une protection et un avenir assuré pour leurs descendants, comme le confirme cet exploitant kabyè :

« Les vastes et riches terres ne réclament pas trop d'efforts pour être labourées. Elles sont pour nous et nos descendants, une bénédiction. Il n'y a pas de cailloux à déplacer et à ranger avant de labourer comme au pays natal. Nous obtenons de bons rendements grâce à la pratique de la jachère et de l'assolement. La nourriture abondante et variée associée aux fruits assure la santé et la croissance normale de la famille ; leur vente nous procure des revenus non négligeables » (propos d'un planteur kabyè, 64 ans).

Ces réactions démontrent que les immigrés kabyè sont à l'abri des besoins alimentaires puisqu'ils dégagent, en dehors de la consommation, une grande quantité pour la vente sur les marchés périphériques, ce qui augmente sensiblement leur revenu. Décrivant leurs nouvelles conditions d'existence, les rares survivants, témoins de l'émigration, les qualifient de meilleures par rapport à celles vécues au pays natal. L'un des chefs des immigrés nous a confié ce qui suit :

« Le départ des milliers de kabyè du pays natal a permis de décongestionner les effectifs pléthoriques source d'insuffisance de terre labourable, ce qui a pour conséquence la faim. L'immigration a été plus ou moins forcée, organisée ou guidée au début ; de nos jours, elle est pratiquée mais de façon libre et spontanée. Comparativement aux zones de plantations, les terres de Lama-Kara sont pauvres, insuffisantes et difficiles à mettre en valeur. Les mêmes parcelles sont utilisées toutes les années sans jachère et peu d'assolement. Pour obtenir un rendement acceptable, il faut nécessairement épandre au moins deux fois du fumier pour une même culture » (Planteur de cacao, nonagénaire).

L'amélioration des conditions de vie des immigrants est effective, comme en témoignent les vastes champs et les récoltes, les revenus obtenus et les réalisations faites. Mais cette réussite est rendue possible grâce à une « atmosphère de convivialité et aux bons rapports de coexistence entre les immigrés et leurs hôtes » M. Breviglieri (2006, p. 85). L'étude attribue cette réussite à la cohésion sociale entre d'une part les peuples autochtones vivants dans le milieu et d'autre part l'esprit de tolérance et d'acceptation qui existent entre les autochtones et les allochtones. Le meilleur développement de tout milieu résulte de la cohésion des résidents qui travaillent pour entretenir et garantir les bons rapports mutuels et d'acceptation entre autochtones et allochtones.

La discussion des résultats de l'étude gravite autour des axes suivants : L'impact des immigrés kabyè dans la mise en valeur des plantations cacaoyères ; l'immigration des Kabyè, une réponse à l'amélioration des conditions de vie du milieu de départ et d'accueil.

2.3. L'impact des immigrés kabyè dans la mise en valeur des plantations cacaoyères

Les immigrés Kabyè sont arrivés dans la zone de plantations où ils découvrent des vastes domaines riches, fertiles, faciles et arables; ce qui leur a permis de créer des hectares de plantations comme le démontre le tableau n°5. Cette analyse est confirmée par les travaux de Benoît Antheaume (1981-1982, p.59), qui relève que :

« La main d'œuvre familiale était insuffisante pour faire face à l'ampleur des travaux à accomplir les tâches dans les plantations cacaoyères. Les propriétaires des domaines firent dès lors appel à des métayers attirés par les perspectives qu'offrait le contrat de Dibi-ma-dibi. Il stipulait explicitement qu'en échange du défrichage et de la création de toute pièce d'une cacaoyère sur le terrain alloué par le propriétaire, le métayer pouvait prétendre obtenir, d'une façon irrévocable, jusqu'à la moitié de la terre ainsi mise en valeur ».

Les immigrés kabyè n'ont pas tous opté pour le contrat Dibi-ma-dibi. Ceux qui se sont engagés dans ce contrat représentent 10 %. Plusieurs voulaient vite gagner de l'argent parce qu'ils étaient arrivés dans une situation de dénuement total. Parmi eux, certains ont choisi de travailler pour être payé en semaine ou en fin du mois, c'est le contrat « Aba » d'autres ont décidé être payés à la fin de l'année, c'est le contrat « Abussa » ; d'autres encore ont préféré s'approprier la récolte des cultures vivrières laissant au propriétaire les cacaoyers. Benoît Antheaume (1981-1982, p.59), renchérit en ces termes « le choix des contrats opéré par Kabyè autre que Dibi-ma-dibi, a permis aux autochtones de sauver leurs terres ». L'auteur a touché un point essentiel de la colonisation des terres cacaoyères. La plupart des Kabyè se sont bornés aux contrats 'Aba' ; 'Abussa' et 'Abunu' en s'écartant de l'important. Les rares qui ont osé choisir Dibi-ma-dibi sont devenus de vrais propriétaires dont la jouissance s'étend aux générations futures.

Évaluant l'impact des immigrants sur la colonisation agricole, B. K. TCHAM (2022, p. 79) relève que « trois groupes se sont véritablement distingués selon l'Administration coloniale, parmi eux, les Kabyè étaient les plus sollicités loin derrière les Nawdeba et les Lamba ». L'analyse de ce classement montre que les Kabyè n'ont pas abandonné le courage et la détermination dont ils faisaient preuve au pays d'origine en construisant les murettes pour

éviter l'érosion des sols ; ils ont gardé la même opiniâtreté dans leur manière hors du commun de mettre en valeur les terres. Comparativement aux parcelles du pays d'origine de dimensions réduites, pauvres parce qu'exploitées à chaque saison agricole, chaque immigré en zone de plantation, exploite jusqu'à dix hectares dans une plaine qui n'a aucune ressemblance au labour difficile pratiqué dans les montagnes kabyè et qui nécessitaient la mise en place d'un système de culture en terrasses. B. K. TCHAM (2022, p. 137-185), soutient notre étude quand il écrit :

« Pour l'Administration coloniale, les Kabyè, peuple courageux et travailleur, pouvaient énormément contribuer à ce que le centre-Togo accède à une économie prospère. Elle encourageait également l'émigration des Kabyè pour combler le déficit de main-d'œuvre résultant de l'intensification de la culture du café et du cacao ». Le peuple kabyè était donc incontournable dans le projet colonial que ce soit dans la mise en valeur des terres du centre-Togo ou dans les plantations de Badou ou de Kpalimé. De son côté, A.M. Pillet-Schwartz (1987, p. 297) décrit la joie des propriétaires terriens Akposso dès l'arrivée des immigrés Kabyè « Il est dit de ce peuple du nord qu'il est capable de transformer nos forêts en campagnes en quelques années ». Il est donc reconnu partout au Togo que les Kabyè sont un peuple travailleur comme le corrobore B. Lucien-Brun (1987, p. 110), lorsqu'il atteste que : « les Cabrais sont parmi les populations noires les plus travailleuses et l'expérience est faite de ce qu'ils sont capables de produire lorsqu'on leur donne des terres à travailler ». La réussite de l'entreprise "colonisation agricole" au centre du pays et dans la région des plateaux est en grande partie assurée par les Kabyè en quintuplant la taille des parcelles qu'ils cultivaient au pays d'origine. Ce peuple avait et a encore de nos jours l'art hors du commun de mettre en valeur des terres. En évaluant leur travail, l'on constate que son rendement est la moitié de ceux des Tem, Bassari et Moba, comme l'a constaté B. Lucien-Brun (1987, p. 110), « Lorsque les Cabrais ont des terres à leur disposition et la possibilité d'écouler leurs produits à un taux rémunérateur, leur production a doublé. Alors que pour les autres populations, l'augmentation de leur production est la moitié de celle des Cabrais ».

L'ethnie kabyè, considérée par l'Administration coloniale comme la plus dynamique et travailleuse, a impacté sa contribution à la réussite du projet de la mise en valeur des terres neuves et la plantation des cultures coloniales d'exportation principalement le cacao. Notre étude atteste qu'aujourd'hui encore, dans la zone de plantation de cacao, les Kabyè sont particulièrement qualifiés de braves paysans et représentent une ressource humaine qui a fait ses preuves et qui pourra encore à l'avenir contribuer largement à la mise en valeur du territoire

2.4 L'émigration des Kabyè, une réponse à l'amélioration de leurs conditions d'existence

Les immigrés Kabyè produisent sur de vastes domaines en association avec les jeunes plants de cacaoyers, de l'igname, du maïs, du manioc, du taro, des bananes plantains et douces et des arbres fruitiers comme avocats, orangers, colatiers, etc. (confer le tableau n° 6) ; ce qui leur permet d'être à l'abri des besoins alimentaires et financiers. Dans le « nouvel Eden », les immigrants connaissent la sérénité et la paix, ce qui leur a permis d'exploiter des forêts sur des hectares pour la plantation du cacao sous plusieurs et différents contrats évoqués plus haut. Le dibi-ma-dibi, bien que son exploitation soit pénible et porte sur une longue durée (10 ans), permet à ses contractants de devenir des propriétaires terriens bien reconnus et respectés. Ainsi, devenus propriétaires et riches grâce

au partage des parcelles de cacaoyers avec les autochtones, les nouveaux maîtres ont pu acheter à leurs anciens patrons certaines parcelles pour renforcer leur domination en totalisant, par saison agricole, un revenu de plus de 1 000 000 F CFA, tableau n° 6). Imitant leurs premiers maîtres immigrés, de nombreux kabyè adoptèrent une vie austère, en se gardant des jouissances de la vie, arrivèrent à économiser suffisamment d'argent et acquièrent, à leur tour, les domaines des autochtones favorables aux dépenses somptueuses dans les mariages, remariages et funérailles fastueuses des parentés très éloignées. La stratégie économique des immigrants kabyè épouse l'idée de Max Weber lorsqu'il écrit : « le protestantisme, par les valeurs qu'il prône, a favorisé l'essor du capitalisme. Le travail et l'ascétisme (vie austère, se garder des jouissances de la vie), ont favorisé l'enrichissement personnel et l'épargne, qui sont à la base de l'investissement et du développement » Max WEBER, (1905). Contrairement à l'étude de B. Lucien-Brun (1987, p. 10), qui relevait que les immigrés kabyè se sont bornés à accroître le capital-plantation des propriétaires autochtones, la situation a aujourd'hui sensiblement évoluée. Les anciens immigrants sont devenus de vrais colonisateurs des terres de plantations dans la zone.

A.-M. Pillet-Schwartz (1987, p. 360), étudiant la migration et la mutation de l'espace colonisé par les kabyè et Loso, remarque dans sa description quotidienne de la vie des immigrés que :

« Le mode de vie de la diaspora kabyè et losso n'est guère différent de ce qu'il serait au pays. Ils ne cherchent pas à améliorer la trame de leur vie quotidienne. Ils ne font rien pour aménager l'intérieur de leurs cases, de même ils ne font rien pour se faciliter l'existence et à fortiori pour l'enjoliver. L'achat d'articles pour plus d'efficacité dans les opérations de la vie courante : cuisine, ménage, toilette, etc. il n'en est pas question pour le moment ».

L'étude de A.-M. Pillet-Schwartz, (1987) n'a pas décelé le secret des cacaoculteurs venus du nord. Pour l'auteur, les Kabyè n'ont pas pu s'enrichir et sont demeurés pauvres comme ils étaient arrivés, alors que ceux-ci épargnaient leurs revenus pour l'investir dans de belles offres comme celles de la vente des parcelles de cacaoyers par les maîtres et autochtones.

Devenus riches grâce à la vie austère qu'ils mènent, les immigrés kabyè rendent visite aux parents à l'occasion des événements heureux ou jugés importants et nécessaires comme les Evala, akpema, Kondona, waa, Habyè. C'est à ces rencontres qu'ils exhibent leurs richesses témoins de leur réussite. Ils y construisent les modèles de maisons importés du sud : maisons rectangulaires faites de larges portes et fenêtres, tôlees. Ces constructions étaient uniquement réalisées dans les concessions où est revenu un immigré ou un fonctionnaire colonial. B. Lucien-Brun (1987, p. 91) raconte que :

« En visite au pays, ceux de l'émigration témoignèrent des avantages par leurs dires et surtout par les signes extérieurs de l'amélioration de leur condition. Le paysan du nord tourna ses regards vers le sud où exploitée sans excès, la terre donne plus généreusement, où tous les produits rapportent de l'argent. Voyant son frère obtenir des récoltes beaucoup plus abondantes il dut se convaincre que la nature récompense mieux l'effort sur des terres neuves et admettre en outre les possibilités d'enrichissement à proximité des courants commerciaux ».

Le séjour au pays d'origine est l'occasion de rencontrer parents et amis, de régler en commun quelque problème familial et de procéder, par acquit de conscience, à des sacrifices sur les divers autels. C'est également l'occasion, pour la diaspora, de mobiliser les éventuels candidats à l'émigration qui se présentent à eux souvent accompagnés des parents qui veulent s'assurer que leurs fils seront bien accompagnés. C'est à travers ce système que se pérennisent les émigrations qui sont, aujourd'hui, volontaires et spontanées alors qu'hier, elles étaient forcées, organisées ou guidées.

Conclusion

L'analyse des facteurs socio-économiques de l'immigration des Kabyè dans la zone de plantations de Wawa a été au centre de la présente étude. Il ressort de celle-ci que des milliers de Kabyè étaient contraints à l'émigration à cause des conditions de vie défavorables dont la faim, l'insécurité, la densité de peuplement de plus de 200 habitants au kilomètre carré, rendant difficile la disponibilité des terres qui d'ailleurs étaient épuisées par l'excès d'utilisation. Dans le milieu d'accueil, la recherche a relevé que les domaines affectés aux immigrés kabyè sont vastes, riches et arables. Sur ces terres de prédilection, les jeunes cacaoyers et arbres fruitiers sont associés aux cultures vivrières. Les immigrés kabyè ont su s'enrichir année après année en menant une vie austère. De travailleurs contractuels à leur arrivée (dibi-maa-dibi, abunu, abussa et aba), ils sont devenus, pour la plupart, de vrais propriétaires des domaines issus du dibi-maa-dibi et de l'achat auprès des autochtones, peu soucieux de l'avenir de leurs terres. Dans leur « nouvel Eden », ils ne connaissent plus la faim ni la pression démographique. La plupart d'entre eux possèdent des dizaines d'hectares de cacaoyers qui leur rapportent en plus de la vente des fruits et les produits vivriers, des revenus supérieurs à un million (1 000 000) de F CFA dans l'année. La nouvelle situation économique leur a permis de construire, dans la région d'origine, des premières maisons rectangulaires tôlees et pourvues de fenêtres. Cette économie de plantation a permis aux immigrés de scolariser leurs progénitures qui sont devenus de grandes personnalités dans le pays identifiable par les prénoms du calendrier éwé qu'ils portent.

Références bibliographiques

- AMOUZOU Essè, 2008, *La Sociologie de ses origines à nos jours*, Paris, Harmattan, 438 pages
- ANTHEAUME Benoît (1981-1982, « Des hommes à la rencontre des arbres : le cacao et les Akposso dans le Centre-Ouest du Togo » cahier orstom, série SC. Hum., vol. XVIII, 1, pp.47-62, photog.
- BREVIGLIERI Marc, 2010, « De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle », *Revue Européenne des Migrations internationales*, 2010 (26) 2 pp. 57-76
- BREVIGLIERI Marc, 2006, « Le temps des cohabitations », in Huynh, P.-M., *Habitat et vie urbaine. Changement dans les modes de vie*, Paris, Editions du PUCA, pp.46-56
- LUCIEN-BRUN Bernard, 1987, *Migration et colonisation des terres neuves*, in *Les migrations rurales des Kabyè et des Losso*, Paris, Editions de l'ORSTOM, 391 pages
- MERCKLE Pierre, 2004, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris : La Découverte, coll. Repère, 128 pages
- PILLET-SCHWARTZ Anne-Marie, 1987, *Migration et Mutation de l'espace colonisé*, in *Les migrations rurales des Kabyè et des Losso*, Paris, Editions de l'ORSTOM, 391 pages.
- TCHAM Badjow Koffi, 2022, *Des terres « sans maîtres » ! L'histoire de la colonisation du* (Jean, Claude, FROELICH, 1967, *Etat des migrations au Togo*, ronéo, ORSTOM, Lomé, 342 pages.
- Max WEBER, 1905, *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, PUA, 542 pages.
- Rapport 2018 du Ministère de l'Agriculture et de la Pêche, 35 pages.